Document généré le 5 juil. 2025 18:42

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Jesús Moncada
Écrivain par entêtement

Anik Lapointe

Numéro 48, juin–juillet–août 1992

Les bars blancs de Barcelone

URI : https://id.erudit.org/iderudit/21641ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Lapointe, A. (1992). Jesús Moncada : écrivain par entêtement. *Nuit blanche*, (48), 45–47.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JESÚS MONÇADA
ÉCRIVAIN PAR ENTÊTEMENT

Ce n'est certes pas sans raisons que l'écrivain Jesús Moncada habite le vieux quartier de Gràcia, à Barcelone. Gràcia, avec ses rues étroites, ses commerçants sympathiques et sa multitude de** plaças **a tout d'un village du début du siècle. Un rappel sans doute de Mequinensà, village natal de Moncada et véritable personnage de son œuvre.

Après avoir publié les recueils de nouvelles ***Histories de la mà esquerra (Histoires de la main gauche)***, en 1981, et ***El cafè de la granota (Le café de la grenouille)***, en 1985, Jesús Moncada a fait paraître, en 1988, un roman, ***Cami de Sirga***. De la Plaça del Sol, en plein cœur de Gràcia, il parle, tantôt avec sérieux, tantôt avec ironie de son métier d'écrivain et de ***Cami de Sirga***, roman qui l'a consacré comme un des écrivains catalans les plus accomplis de sa génération. En cours de traduction en plusieurs pays, ce roman paraîtra sous peu, à Paris, aux éditions du Seuil.

L'écrivain face au «barrage» franquiste!

Nuit blanche : Comment êtes-vous venu à l'écriture?

Jesús Moncada : Je me suis toujours senti écrivain, mais un événement a été particulièrement décisif pour moi. En 1957, j'avais quatorze ou quinze ans, on a construit un barrage sur le fleuve Ebre. Mequinensà, ma ville natale, se trouvait être exactement au confluent de la rivière Segre et du fleuve Ebre. Et si je dis exactement, c'est parce que les maisons du village étaient situées le long de ces deux cours d'eau, qui se rencontraient dans le village, juste devant le terrain de football. La construction du barrage a mis fin à la vie du village, qui peu à peu a disparu sous les eaux. Cela se passait en pleine période franquiste et il y eut, à ce moment, une lutte qui a duré presque treize ans, une tentative de sauver le village et d'éviter que les gens ne se retrouvent complètement démunis. Tout cela m'a vivement impressionné et a été, je crois, un moment déterminant pour moi.

N.B. : *Cami de Sirga* ***est-il, en quelque sorte, la narration de ces événements de l'enfance?***

J.M. : Ce livre est un mélange de différents éléments : Mequinensà était un village fluvial et minier où l'on trouvait surtout des mines de charbon et de lignite. Ce qui favorisa le développement d'un milieu de vie beaucoup plus aisé que celui des villages voisins. Les maisons détruites par suite de la construction du barrage sur l'Ebre ont une grande importance symbolique, car elles étaient les témoins d'un passé, d'une vie qui cesserait d'exister. J'ai donc pensé faire dans ce livre un rapprochement entre cette destruction, entre les gens qui vivent le lent anéantissement du village et leur passé plus lointain, celui de leurs ancêtres et les souvenirs qu'ils ont d'eux. Tout ceci afin de sauvegarder la mémoire du lieu et de ses habitants. Le récit se compose de multiples retours en arrière : de la vie des gens habitant le village à celle de leurs ancêtres immédiats. J'ai relaté, par exemple, l'épisode de la «guerre du Français», comme on l'appelle ici, qui désigne la résistance féroce que le village de Mequinensà opposa aux troupes napoléoniennes. Cette résistance fut à tel point mémorable qu'on trouve aujourd'hui gravé sur l'Arc de triomphe de l'Étoile, à Paris, le nom de Mequinensà comme étant une des grandes victoires napoléoniennes. Un autre épisode d'importance dans ***Cami de sirga*** concerne la guerre d'Afrique. Traditionnellement, la politique expansionniste espagnole était orientée vers la colonisation des pays africains. Cette politique a créé beaucoup de remous et de nombreuses révoltes telles que la «semaine tragique» de Barcelone, en 1909. À Mequinensà, le refus par la population de laisser les soldats partir à la guerre provoque le début d'une révolte. La guerre civile eut également de fortes répercussions sur la vie du village : tous étaient républicains et vécurent intensément le conflit et la répression qui s'ensuivit. Dans ***Cami de Sirga***, on passe donc constamment du présent au passé, du passé au présent et même du présent au futur, car les personnages, en même temps qu'ils se souviennent de leur passé, ont peur de l'avenir. ***Cami de Sirga*** est plein d'incidents à caractère tragique, sentimental ou humoristique, car, sans ironie et sans humour, ce roman aurait été absolument insupportable.

Métamorphose de l'écriture et de la réalité

N.B. : Avant *Cami de Sirga* ***vous aviez publié deux livres de nouvelles. Comment s'est effectué le passage de la nouvelle au roman ou, plutôt,*** *Cami de Sirga* ***était-il pensé au départ comme un roman?***

J.M. : La rédaction de ***Cami de Sirga*** repose sur un ensemble de facteurs. J'avais déjà rédigé une première ▸

version, puis, pendant deux ans, j'ai pu disposer de cinq ou six heures par jour pour la retravailler. J'ai profité de l'occasion. J'avais recueilli beaucoup de matériel et parlé avec beaucoup de gens. J'avais déjà la structure du livre en tête, même si elle s'est modifiée par la suite. À vrai dire, si on le vit vraiment, un livre se transforme au fur et à mesure qu'on l'écrit. Parfois, un personnage surgit avec une telle force que dans le processus l'auteur disparaît et c'est le personnage qui détermine ce qu'il doit dire, faire ou penser. On dirait que le roman se moque de nous. J'avais imaginé ***Cami de Sirga*** comme un roman beaucoup plus court. Au fur et à mesure que je m'y suis plongé, la structure s'est modifiée, le livre a pris de l'ampleur et a finalement abouti à sa forme actuelle.

N.B. : L'étroit rapport de la réalité et de la fiction a donné lieu à des malentendus...

J.M. : Aussitôt que le livre a été publié, les gens de Mequinensà ont cherché à identifier les personnages. Mais ce qui est amusant, c'est que les correspondances qu'ils ont trouvées se sont révélées incorrectes. Les gens reliaient à sept ou huit personnages différents du roman quelques personnes qui avaient vécu à Mequinensà.

N'est pas fictif évidemment le fait que la construction du barrage n'a pas seulement provoqué la destruction matérielle des maisons, mais aussi la destruction d'un système de vie par ailleurs voué à disparaître. La petite histoire du village était liée à celle de l'Espagne, mais aussi à celle de l'Europe et à celle du monde du fait de l'exploitation de mines de charbon. La crise du charbon, contrecoup de l'augmentation des ventes de pétrole — à l'époque on pensait qu'il ne s'épuiserait jamais — a durement touché Mequinensà. Les prix ont chuté, les compagnies d'exploitation minière ont été ruinées. Ce fut d'autant plus dur que l'agriculture était peu développée à Mequinensà; le charbon représentait un salaire assuré pour tous en dehors des périodes de crise.

Dans la reprise que je fais des événements réels, une très belle anecdote rend compte d'un fait surprenant. Pendant la Première Guerre mondiale, des réfugiés français, parmi lesquels se trouvait une chanteuse de cabaret, ont été accueillis à Mequinensà. Grâce aux mines de charbon, le village était riche et possédait un grand cabaret. Cette chanteuse, on l'appelait «Madame François». Elle est enterrée au cimetière de Mequinensà. Je dois dire une chose: les histoires du livre qui semblent les plus fantastiques et imaginaires sont justement celles qui sont authentiques.

Dialecte, langue et critique

N.B. : Y a-t-il dans ce roman une intention de jouer avec les niveaux de langue en passant, par exemple, du dialecte à la langue littéraire?

J.M. : Du point de vue de la langue, je n'ai jamais essayé d'introduire de régionalismes, de même que j'ai évité d'en faire dans le traitement du sujet. Je suppose que c'est pour cela que le livre a dépassé les limites d'une œuvre purement locale. Je n'étais pas du tout tenté d'écrire le livre dans un dialecte que l'on pourrait appeler «Mequinensà»; par contre, je voulais incorporer à la langue littéraire toutes les choses intéressantes qu'offrait le milieu linguistique. Le vocabulaire lié à la rivière et à la navigation fluviale notamment, ne se trouve que dans cette région de Catalogne, car les autres rivières de la Catalogne ne sont pas navigables. Il y avait donc une richesse lexicale impressionnante, expressions régionales, idiotismes, etc., que j'ai essayé d'introduire dans ***Cami de Sirga***.

N.B. : Comment *Cami de Sirga* ***a-t-il été reçu par la critique?***

J.M. : Très bien. Même la critique castillane l'a très bien accueilli. Il a été finaliste du Prix National de Littérature à Madrid. La presse lui a consacré beaucoup d'articles, ce qui est rare pour un livre catalan.

N.B. : Il a été dit de *Cami de Sirga* ***qu'il se situait dans la lignée des romans de Faulkner et de Gabriel Garcia Màrquez. Qu'en pensez-vous?***

J.M. : Il n'en est rien. Dans la mesure où l'on accepte qu'il y a un écart énorme entre ce que l'on rêvait de faire et ce que l'on a été capable d'accomplir, je peux dire que j'ai écrit le livre que je voulais écrire, un point c'est tout. On a comparé ***Cami de Sirga*** à du Faulkner, mais c'est oublier qu'ici même en Europe nous avons aussi inventé des univers semblables. ***Bearn***, de Llorenç Villalonga, et ***Il Gatopardo***, de Tomasi de Lampedusa, en sont deux exemples. Si ces comparaisons des critiques indiquent simplement la parenté entre l'univers de Faulkner, de Màrquez et le mien, je veux bien, mais c'est autre chose s'ils laissent entendre que je me suis inspiré de ces œuvres. Je crois que l'écrivain a le droit de recréer son propre univers.

N.B. : La critique parle souvent d'influences...

J.M. : C'est un recours trop facile. Quand ils ne savent pas quoi dire, les critiques cherchent des influences. C'est comme dire: ce peintre est très influencé par Picasso. Et puis? C'est bon ou c'est mauvais? Je ne vois pas l'intérêt de ce genre de remarque. Quant à imiter quelqu'un ouvertement, cela ne m'intéresse pas. Somme toute, nous sommes tous issus d'une même tradition littéraire, nous avons tous les mêmes influences. Un des livres que j'aime le plus, c'est ***L'odyssée*** d'Homère, et je ne suis pas le premier à qui cela arrive.

N.B. : Quelles lectures vont ont marqué?

J.M. : Je ne sais pas comment répondre... Je suis un lecteur vorace. Si, maintenant, à six heures et demie du soir, j'énumérais les livres que j'aime le plus, ce ne seraient sûrement pas les mêmes que ceux qui me viendraient à l'esprit demain matin ou après-demain.

Les aléas du métier

N.B. : En ce moment vous écrivez un autre livre?

J.M. : Oui. Je suis en train de finir un roman. J'y travaille depuis trois ans. J'espère le terminer cet automne, à la fin de septembre. Si je ne l'ai pas jeté au feu avant, il sera peut-être publié en janvier ou février de l'année prochaine.

N.B. : Vous pouvez en parler?

J.M. : Non, parce qu'il peut y avoir encore des surprises. Aujourd'hui je pourrais raconter une chose et que le roman achevé soit tout autre.

N.B. : Il est difficile de vivre de sa plume en Catalogne?

J.M. : Être écrivain, c'est difficile partout, mais en Catalogne c'est infernal. Des personnes qui, dans un

photo : D.Umbert

Jésus Moncada

autre pays, se consacreraient probablement à l'écriture, ne le font pas ici : elles se lassent. L'écrivain est confronté au fait qu'écrire dans sa langue maternelle le condamne à ne jamais pouvoir vivre de sa plume. D'où l'obligation de trouver une autre façon de gagner sa vie : il faut traduire, écrire des scénarios ou vendre des chaussures. Cette situation nuit à l'écrivain qui a besoin de temps pour penser, écrire, se consacrer à son œuvre. Quelqu'un disait que le premier commandement de l'écrivain était de ne pas avoir de vices coûteux, qu'il doit s'habituer à être sobre en tout, parce qu'ici, contrairement à d'autres pays, un livre populaire ne peut connaître un tirage de 150 000 exemplaires. C'est tout simplement impossible en Catalogne. On a vendu 20 000 exemplaires de ***Cami de Sirga***, en catalan ; on en est à la septième édition ! C'est une bonne quantité d'un point de vue relatif. Mais en termes absolus, c'est une misère pour l'écrivain. Maintenant nous traversons une période où énormément de gens écrivent en catalan par choix. C'est un aspect positif, mais l'aspect négatif ou, du moins, problématique, consiste à déterminer s'il existe un public suffisant pour une telle production. Les 20 000 exemplaires de mon roman constituent un cas exceptionnel comme l'est le succès de Quim Monzo ou d'auteurs plus classiques comme Pere Calders ou Mercè Rodoreda. L'étroitesse du marché est un problème réel.

N.B. : Quelle est votre position par rapport à la tradition littéraire catalane ?

J.M. : Que répondre ? Nous n'avons pas eu d'écoles ou d'universités où lire nos classiques et intégrer une tradition. Beaucoup d'entre nous sommes écrivains par entêtement. Nous avons décidé d'écrire dans notre langue maternelle et c'est tout. ■

Entrevue réalisée par Anik Lapointe
Trad. par Francina Jordà *et* Anik Lapointe